

Des difficultés de traduction de la lusophonie populaire

LA très récente publication en France de quelques nouvelles de Suleiman Cassamo (1), écrivain typique de la génération « post-réalisme socialiste » au Mozambique, illustre, par les difficultés intenses de traduction qu'elle a posées, la genèse problématique d'un portugais populaire mozambicain, qui pourrait devenir une norme au même titre que les normes portugaise et brésilienne. Bien sûr, on n'en est pas là : mais cette instabilité normative pose aux traducteurs un problème d'autant plus sérieux.

Instable lusophonie

Dans une partie minoritaire de la population mozambicaine, notamment dans le sud et surtout la capitale, la lusographie étatique tend à se combiner à une encore faible mais croissante lusophonie. Rappelons que, selon le recensement de 1980, seulement 1,24 % de la population déclarait avoir le portugais comme langue maternelle et 10,35 % à Maputo-ville. Aujourd'hui, ces pourcentages moyen et urbain sont certainement supérieurs, non point à cause des progrès de la scolarisation qui n'a cessé de reculer quantitativement et qualitativement pendant les années de guerre civile, mais à cause de l'exode rural vers les villes dû à cette guerre et aux calamités naturelles.

La « *portugalisation* » du Mozambique, bien inférieure de toute façon à celle de l'Angola, se produit ainsi essentiellement par des modes populaires de pratique linguistique : le portugais classique d'un Ungulani Ba Kha Cossa et celui, créatif et original, d'un Mia Couto, peuvent être étudiés mais n'ont que peu de rapports avec l'évolution linguistique réelle du pays. L'influence de ces écrivains est nulle sur le parler lusophone du pays, et les téléouvelles brésiliennes ont un impact encore limité par la faible diffusion de la télévision (40 000 récepteurs à Maputo).

Il y a cependant, à Maputo, de plus en plus de gens qui parlent un « luso-mozambicain », c'est-à-dire un parler populaire de racines linguistiques majoritairement portugaises s'éloignant par différentes pratiques de la norme portugaise et se nourrissant de mots africains (parfois lusitanisés) ou anglais (également lusitanisés ou africanisés, parfois depuis longtemps : *maxibombo*, *meningue*, *majone*, *magerman*, etc.), voire afrikaners (*chamboquear*).

Cependant ce n'est pas un créole et, à mon avis a peu de chance de le devenir : la production historique des langues créoles s'est toujours faite alors que les États n'avaient pas, pendant une longue période, les moyens d'avoir une politique linguistique et alors que la masse de la population souffrait d'une rupture culturelle et linguis-

tique profonde. C'est pourquoi l'essentiel des créoles sont de production esclavagiste même si leurs locuteurs ne sont pas nécessairement des esclaves (Cap-Vert et São Tomé, créole de Luanda jusqu'aux années 30 ; le cas de la Guinée-Bissau est exceptionnel, largement dû à la domination d'élites capverdiennes déjà historiquement créolisées, même si le créole bissau-guinéen a ensuite acquis son autonomie évolutive).

Au Mozambique il n'y a pas de rupture linguistique — les langues africaines reculent sans doute, mais lentement —, et on peut penser que la politique de l'État, même faible, les rapports de production et l'insertion à l'économie-monde qu'il permet, ne laisseront pas d'espace linguistique à la stabilisation d'un créole. L'élite créole du Mozambique (blanche, métisse et noire) n'a pas de langue *kriol* ni ne la souhaite. Elle n'hésite qu'entre le portugais et l'anglais.

Mais à partir du moment où certaines couches populaires urbaines se saisissent du portugais comme langue sinon maternelle, du moins seconde et d'usage quotidien, il est évident qu'une influence linguistique profonde du parler bantou antérieur s'exercera, même si elle n'est pas forcément facilement repérable (jouant sur les formes, mais aussi la sémantique, les intonations, l'accent, etc. : à Maputo, les connaisseurs repèrent facilement le portugais d'un *Maputense*, du portugais d'un Mozambicain d'origine nord-

que résident, voire né, dans la capitale ; par ailleurs, certains milieux ont leurs propres codes, comme aujourd'hui les *magerman*, anciens travailleurs émigrés en Allemagne de l'Est).

Difficile lusographie

Dès lors se pose le problème de la transcription écrite de ce parler : je ne sais si Suleiman Cassamo, dans ses dialogues, lui a été fidèle, ou s'il y a ajouté sa patte personnelle. Nous partirons ici de l'hypothèse que lorsque S. Cassamo donne la parole à son héros — le peuple urbain ou péri-urbain du Sud-Mozambique — il lui attribue les tournures réellement pratiquées. Cette transcription écrite sera alors fonction du degré de connaissance personnelle de ce parler populaire, donc de sa vie sociale individuelle, de son enracinement dans une population qu'il prétend décrire. La trajectoire de S. Cassamo est de ce point de vue très classique : il n'est pas issu d'anciennes couches populaires urbaines (très minoritaires), mais des couches rurales du sud émigrant en ville (2). Un autre problème peut être la transcription, en graphie latine, de sons bantous (*dh*, *lh*, etc.). Cependant, il n'y a là, à mon avis, rien d'insurmontable. Malgré une certaine difficulté initiale d'accoutumance mais profitant de ma propre expérience mozambicaine, j'ai personnellement beaucoup aimé la lusographie de

(1) Suleiman Cassamo, *Le retour du mort/O regresso do morto*, Paris, Ed. Chandeigne/Unesco, septembre 1994, 156 p., édition bilingue, texte français traduit du portugais (Mozambique) par Isabel Vale Ferreira et Annick Moreau, glossaire ronga/portugais/français.

(2) A noter que Robert Bréchon commet dans sa préface une grave erreur en attribuant à S. Cassamo une origine *arabe*. Le mot « arabe », d'usage courant au Mozambique, désigne en fait des Indo-Pakistanaïens musulmans. Les établissements arabes du Mozambique avaient disparu bien avant le XIX^e siècle.

l'auteur, qui traduit la grande tendresse qui émane de ce peuple écrasé par le destin. En un discours tellement différent, je retrouvai la même sensibilité qu'en un « portugais parfait », Orlando Mendes, d'une autre génération et d'un autre contexte historique, avait exprimé dans *Portagem* (à ma connaissance jamais traduit en français). Je le dis tout de suite — même si je les critique ensuite pour certains aspects — les traductrices ont parfaitement réussi à transmettre la tendresse d'écriture de l'auteur.

Lusographie, lusographies ?

Il y a néanmoins un problème plus diffus, et qui pourrait être grave. Suleiman Cassamo ne cache pas ses origines maternelles ronga, mais se présente en héraut du peuple mozambicain. Par la force des choses, l'essentiel des écrivains mozambicains sont aujourd'hui originaires du sud. Se pose alors la question de l'aspect « national » du message populaire que transmet Cassamo. Certaines valeurs sont évidemment communes du Rovuma au Maputo, mais il est évident que le processus de luso-mozambicanisation du parler populaire connaîtra des nuances selon que l'on sera à Maputo, Beira, Tete, Nampula, etc. Les sensibilités ne sont pas toujours les mêmes, les cultures sont bien différentes : n'oublions jamais que le Mozambique est un pays sans nation.

Dans la tradition politique issue de la colonisation centraliste portugaise, prolongée par le jacobinisme de la « nation homogène » et anti-ethnique du FRELIMO, les gens du sud, les gens de la capitale, lieu de l'État, dont Suleiman Cassamo fait partie, n'aiment pas beaucoup

évoquer cette hétérogénéité de leur pays et se présentent comme « nationaux », c'est-à-dire qu'en réalité ils présentent leur propre ethnicité comme l'universel national. Ils le font absolument sincèrement, sans même y penser : mais c'est d'autant plus insupportable pour les autres qui le repèrent immédiatement, qui ne se reconnaissent pas nécessairement dans cette manière d'écrire. Quand Suleiman Cassamo affirme tranquillement (3) que des narrations concernant d'autres peuples mozambicains écrites par des auteurs d'autres origines ethniques auraient été du même type, que ses propres écrits certes se situent en zone ronga mais que cette caractéristique est uniquement le fruit de son histoire personnelle et n'a pas de pertinence littéraire, je dis : attention ! La pratique de transcription du parler luso-mozambicain sera extrêmement diversifiée dans sa technique, sa sensibilité, sa culture selon les personnalités des auteurs, mais aussi selon leurs cultures ethno-régionales.

Je ne dis pas que Suleiman Cassamo est un écrivain ronga (ce qui du reste ne serait nullement un défaut !), mais à trop vouloir uniquement se présenter comme écrivain mozambicain, il réduit considérablement la variété et la richesse culturelle de son pays. Il n'est peut-être pas écrivain ronga mais personnellement, j'ai immédiatement senti à le lire qu'il était un écrivain du sud, un *Maputense*, un habitant de la sphère de l'État moderne, un résident de la grande famille sociologiquement liée au FRELIMO (quelle que soit sa filiation partisane). Soyons donc bien conscients que Suleiman Cassamo nous offre

(3) Suleiman Cassamo au séminaire de Bordeaux, 8 décembre 1994.

un exemple, prometteur mais particulier et non « pan-mozambicain », de lusographie du parler populaire. Ce faisant, il contribue à produire la mozambicanité littéraire, qui, tout comme la nation, est très loin d'être stabilisée.

Lusophonie populaire

Comment écrire en français dans ce contexte ? Je ne ferai pas ici une critique de la traduction dans son ensemble, dont j'ai dit tout le bien que je pense, mais de l'un des aspects qui en a sans doute été le plus difficile, et pour lequel je n'ai pas aimé la solution retenue : les dialogues ou pseudo-dialogues. C'est évidemment là que la transcription du parler populaire présente une problématique acuité (4).

Procédons par exemple en citant alternativement le texte original et la traduction :

— Eu te gosta muito, Nyeleti — insistia. — Posso também ir no mugodini, vou vir com lobolo [p. 96].

— *Moi beaucoup t'aimer, Nyeleti, insistait-il. Moi pouvoir partir aussi à la mine, moi revenir avec le lobolo* [p. 37].

— Não pergunta como eu sabe 'screver ; 'studar libabetização... Choveu chuva. Eu fez machamba grande (...) Você não me vê na machamba (...) Vai vir quando ? (...) Eu já não serve para você que cresceu na cidade e xitudou muito. Mas sabe como eu te gosta meu minino... [p. 103].

— *Toi d'mandes pas comment moi*

savoir « écrire », « 'tudier la fabétisation »... Il a plu. Moi a fait grande plantation (...) Tu m'vois dans la plantation ? (5) (...) Quand toi venir ? (...) Moi conviens plus pour toi qu'as grandi à la ville, beaucoup 'tudié. Mais toi savoir moi beaucoup aimer toi, mon p'tit [p. 45].

— Mawaco : vive no peredo onde não vai ser encontrado com mat-sanga (...) [p. 122a]

— *Juste ciel : il habite dans immeuble où on va pas l'trouver avec des bandits armés* [p. 64a].

— Nascem homens cheios de força p'ra Jone, p'ra Xilunguini ou mesmo p'ra o Nkomati é com elas também. Porque foi ele então casar com preguiçosa de mulher pintada parece gala-gala, que não nasce filho ? Não viu as mininas da terra (...) [p. 122b].

— *Et elles mettent au monde des hommes robustes pour le Jone, pour la Grande Ville ou pour l'Incomati, elles ! Alors pourquoi il a épousé femme paresseuse, maquillée comme un lézard gala-gala et qu'a pas d'enfants ? L'a pas vu les filles du village* (...) [p. 64b].

— Eu criou você com sofrimento. Teu pai, Malaitchi, deixou você aqui na barriga [p. 123].

— *Moi a souffert pour élever toi. Ton père, Malaitchi, a laissé toi ici dans ce ventre* [p. 65].

— Vovô Velina, tu não vai subir comboio (...). Agora tu ficou [...] [p. 124].

— *Mémé Velina, toi va pas monter dans l'train* (...). *Maintenant toi rester.* [p. 66].

Je crois que ces six exemples

(4) Je précise que toutes les critiques qui suivent ont déjà été présentées oralement à Annick Moreau qui, défendant bien sûr le choix opéré avec Isabel Vale Ferreira, les a néanmoins acceptées avec la plus grande ouverture.

(5) Il y a ici à mon avis une erreur. Nyeleti est frère d'avoir ouvert un champ si grand et maintenant rempli de si haut maïs qu'on ne l'y retrouverait plus : pourquoi avoir traduit l'affirmation négative par une interrogation positive ?

suffisent. En luso-mozambicain du sud, on dit *Eu te gosta, eu jã não serve, eu fez, tu vai vir quando ?, tu ficou*, mais très souvent aussi *você sabes*, etc. L'emploi des articles, c'est selon. Etc. Comment traduire ?

Mais il y a une question préalable : est-ce une pratique incorrecte du portugais, à traduire en une pratique, également incorrecte, mais de sens identique, du français ? C'est visiblement le choix des traductrices qui ont usé et abusé du *pretoguês* (petit-nègre). Personnellement, j'ai trouvé qu'un tel usage heurtait profondément la grande tendresse du texte : *Eu te gosta muito*, cela veut dire « Je t'aime beaucoup » exactement comme *Eu gosto muito de ti*, et non point « Moi beaucoup t'aimer ». Le peuple ne sait-il pas dire « Je t'aime ? ». Le *pretoguês* a existé et existe certainement encore : ces quelques bribes de portugais ânonnées par des Africains *non lusophones*, juste pour assurer le minimum des relations nécessaires avec l'employeur ou l'État. Or nos Mozambicains ne sont certes pas « portugalophones », mais bel et bien lusophones, puisqu'au moins suffisamment locuteurs pour l'usage quotidien et entre eux.

Le problème n'est donc pas simplement de forme ou de goût, mais de fond : la traduction d'Isabel Vale Ferreira et Annick Moreau part du principe qu'il s'agit de formules charmantes, mais grammaticalement incorrectes. C'est-à-dire qu'elles traduisent le luso-mozambicain selon la norme lisboète. Et elles ne le font que dans les dialogues (ou pseudo-dialogues), et non point dans les autres paragraphes. Ainsi *Vovó Velina vestia vestido de xicalamidida* [p. 121] est-il traduit « Mémé Velina portait une robe démesurée » [p. 63] — forme qui me convient — et non point « Mémé Velina portait habit

secours d'urgence » que j'aurais pu craindre. Pourquoi ces ruptures de style ?

Le problème est que *Eu te gosta muito* est tout aussi correct, à exactement le même sens, que *Eu gosto muito de ti*. Simplement nous sommes sous d'autres cieus qu'à Lisbonne. Et le français étant formé de cieus encore autres, je ne vois pas pourquoi traduire différemment ces deux lusographies pareillement légitimes même si historiquement distinctes (l'une stabilisée, l'autre naissante).

Le problème n'est du reste pas spécifiquement littéraire. Ainsi un slogan du parti d'opposition RENAMO durant la récente campagne électorale au Mozambique était, pour vanter son chef, *Dhlakama é maningue nice !*, typique du *portinglês*, l'anglo-mozambicain, et non point *Dhlakama é muito giro !* du portugais lisboète. Mais la traduction française doit-elle différencier les deux formes ? Ou ne sera-ce point ici et là « Dhlakama est extra ! » ?

Naturellement, demeure une difficulté considérable : car la gouaille populaire est évidemment quelque chose qui existe sous tous les cieus où existent des classes sociales différenciées ! Et Isabel Vale Ferreira et Annick Moreau devaient bien nous la transmettre, cette gouaille ! Quant à moi, je trouve qu'il aurait alors été plus conforme à l'unité du texte de nous l'apporter en utilisant une gouaille populaire... française. Quelque chose comme *T'as de beaux yeux, tu sais*, plutôt que *Moi aimer toi*.

Entre le Tage qui déjà s'estompe dans le passé colonial et l'improbable créole, la genèse hésitante d'une norme mozambicaine n'a pas fini de poser ses multiples problèmes à l'écriture et ses téméraires traductions !

Michel Cahen